# Ludmilla

Un frôlement de tissu, le souffle du vent sur la peau, les rayons du soleil, un peu de pluie, la vie au grand air, plus rien ne m’est permis sans douleurs intenses.

Je reste cloitrée chez moi, à longueur de journée, de semaine, de vie. Je me fais livrer tout ce dont j’ai besoin. Les réseaux sociaux, les forums en tout genre sont le seul moyen qui me reste d’être connectée au monde. Toute la journée, je navigue d’un site à l’autre. Je me construis un monde virtuel, qui donne encore un tant soit peu un sens à mon existence sur cette terre.

5 ans déjà, 5 ans qu’une lumière aveuglante a perturbé ma vie, qu’un bruit assourdissant a changé mon existence. Je rentrais chez moi, après une belle journée de travail, comme chaque jour de la semaine, et ce depuis quelques années déjà. Je marchais devant un immeuble, qui d’un coup fut comme aspiré dans un trou noir avant d’expulser comme dans un souffle, tout ce qu’il contenait de pierre, de bois ou de métal. Tout cela dans un éclat de lumière intense.

L’odeur qui en ressortit est imprégnée dans mes cellules olfactives. L’odeur de bois brûlé, de papier brûlé et de chairs brûlées. La chair des autres, mais également la mienne. J’ai utilisé mes bras pour me protéger. Ils furent cuits et recuits. Ce qui se trouvait en-dessous également. Toutes les surfaces non protégées furent touchées. Peu de chairs furent épargnées.

Ils m’ont trouvée étendue le long des maisons situées en face du bâtiment qui venait d’exploser. Ma réhabilitation et mon retour au monde ont débuté ce jour-là, dans la douleur, dans le déni, dans la tristesse, dans l’acceptation.

Aujourd’hui, j’entrevois parfois le bout du tunnel. Le silence s’est fait dans mon appartement, dans cette habitation en banlieue vidée de toute vie. L’extérieur est devenu une phobie, ma phobie. La vie, le jour, la nuit, j’ai peur. Peur tout simplement d’avoir mal. Peur du regard des autres, peur d’avoir à expliquer sans cesse ce qui m’est arrivé et ce que je ressens. C’est toujours aussi intense, comme l’étaient les brûlures après l’explosion.

Ma vie a basculé ce jour-là et depuis lors. J’ai parcouru un chemin de croix, d’hôpitaux en maisons de convalescences, de médecins urgentistes en chirurgiens, de kinésithérapeutes en d’autres sortes de thérapeutes. Je ne sais toujours pas où j’ai trouvé la force de m’en sortir. Ça a pris un certain temps, des mois avant d’accepter les douleurs physiques, avant d’accepter de souffrir continuellement, avant d’accepter mon image dans le miroir.

Au début, je refusais de voir quoique ce soit de la personne que j’étais devenue, tant physiquement que psychologiquement. Je me réfugiais dans tout ce qui pouvait m’abrutir, des antidouleurs aux anxiolytiques. Je combinais le tout et en faisais un cocktail détonnant. Je ne voulais voir personne. Je ne voulais parler à personne. Je ne voulais entendre personne.

Je restais cloitrée, dans ma chambre d’hôpital, dans le noir tout au long de la journée, sans bruit, sans couleurs. Ma vie était devenue une histoire sans intérêt. Seuls m’accompagnaient les douleurs et les pourquoi. Les questions tournoyaient dans ma tête. Pourquoi l’immeuble avait-il explosé à ce moment-là ? Pourquoi m’étais-je trouvée à ce moment-là devant l’immeuble ? Pourquoi la vie m’avait-elle laissée en vie ? Que me voulait l’Univers ? Quel message m’envoyait-il ? Qu’avais-je à faire de cette foutue synchronicité dont les thérapeutes me rabâchaient les oreilles ? Rien à faire de ce battement de papillon qui entraine une tempête de l’autre côté de l’océan. Franchement, le seul sens que j’y voyais était que ma souffrance n’avait aucun sens pour moi. Alors les autres, je n’en avais pas trop grand-chose à faire, pour rester dans la norme.

Avant l’explosion, j’avais une vie sociale épanouie, un cercle d’amies nombreuses, des parents aimants, des sœurs exceptionnelles qui faisaient de moi leur héroïne. J’étais une femme pleine de vie, débordante d’un charme qui attirait de nombreux regards. Je me voyais construire un cocon familial, un « Chez moi », un « Chez Nous ». Il y a eu quelques prétendants à la vie à deux. Puis il y a eu Serge. Tout simple homme brun, qui m’a plu au premier coup d’œil. Non pas par sa plastique irréprochable sur les bords, bedonnant comme il le fallait, confortable pour nos câlins d’amoureux, souriant et même parfois amusant. Il me suffisait. Il était lui. Il croyait en moi, en nous, en l’avenir.

Comme je vous le mentionnais plus tôt, j’ai commencé ma revalidation physique en même temps que ma revalidation psychique. Le traitement était dès le début compliqué. Alitée, je recevais les visites de psychologues, de masseurs, de Serge, de mes parents, de mes sœurs, de mes amies.

Les amies ont disparu rapidement. Le cercle a perdu un élément. Il est possible de retirer un maillon de la chaîne, le maillon défectueux, et soit de le remplacer, soit de raccourcir la chaîne. Qu’ont-elles décidé ou fait ? Je n’en sais rien. Je m’en fous complètement. Je n’étais plus qu’un souvenir de ce cercle soi-disant uni pour l’éternité. Qu’est-ce que l’éternité face à l’épreuve du temps et de ses blessures ?

Ne parlons pas de mes sœurs, qui n’ont pu venir que très peu souvent, car elles avaient leur propre vie à vivre, tant qu’il en était temps. Elles avaient découvert que l’homme était friable. Elles avaient pris pour elle le fait que la vie des femmes devenait moins agréable, lorsque le corps et la beauté faisait défaut. Mon image reflétait leur propre laideur intérieure, leur propre mépris de la vie. Elles prétendaient m’aimer. Elles n’aimaient finalement que leurs propres personnes. Une sœur en moins, c’était une possibilité en plus d’être la préférée.

Pour mes parents, ils devaient maintenant mettre leur couple en danger. Leur fille était hospitalisée. Il fallait l’accompagner dans sa douleur. Là où ils avaient gagné du temps pour eux après notre départ, ils n’avaient de nouveau plus de temps maintenant à se consacrer. Maman était souvent là, en dehors des moments passés au travail, avec mes sœurs, ou avec ses différents amis. Mon père lui venait comme il le pouvait car il tentait de conserver un semblant de couple. Ce n’était pas facile. Ce n’était pas sa faute, ni la mienne d’ailleurs, mais cette épreuve avait ébranlé leurs dernières certitudes, leur connivence n’existait plus, leur complicité, n’en parlons plus.

Serge est resté plus longtemps que les autres.

Son amour n’était pas assez fort pour résister à l’épreuve de l’explosion. Il est parti, un jour de pleine lune. Non pas que celle-ci ait à voir avec son désir de s’en aller mais elle m’a marquée. Elle était ronde, grosse. Elle donnait à son teint déjà bien pâle lorsqu’il me quitta, une vision bien plus blafarde de ma mort sociale.

Il était mon compagnon de vie, mon amoureux, le dernier à m’avoir vu intacte, à avoir touché ce corps sans cicatrice, à avoir embrassé mes lèvres non brûlées. Il disait m’aimer comme jamais on m’aimerait. Effectivement, il avait raison. Depuis lors, plus personne ne m’a aimée comme il l’a fait. Plus personne ne m’aimera, tout court, d’un amour suffisant pour passer au-delà des cicatrices et des blessures de l’âme.

Aujourd’hui, je n’ai plus ni caresse du vent, ni chaleur du soleil. Je sais qu’il n’y a plus et n’y aura plus d’amour à tout moment, partout, tout le temps. Il n’y aura que silence. Mon corps est devenu ma prison, ma cage.

J’aimais Serge. Je le voulais heureux à mes côtés. Il aurait pu être là, me soutenir, me faire oublier mes idées noires, me faire comprendre que l’avenir et la vie peuvent être beaux. Mais voilà, ce n’est plus son rôle aujourd’hui. Je ne sais pas ce qu’il est devenu. Je ne suis plus là pour lui comme il n’est plus là pour moi. Il peut être heureux ou au fond du trou, je n’en sais rien. Je ne fais plus partie de sa vie, et ça m’attriste, profondément, au quotidien. Il est loin, trop loin pour que nos vies se lient à nouveau.

6 mois, il est parti après 6 mois. Il m’a abandonné à ma souffrance.

J’ai compris à son départ le sens du mot solitude. Avant mon accident, j’étais entourée, certainement. Des amis, j’en avais, beaucoup, j’étais aimée. Aujourd’hui, je ne le suis plus. Je me sens tellement seule au fond de moi, tellement incomprise, tellement différente. Le monde m’effraie. J’attendais trop des autres, comme j’ai trop attendu de Serge. Aujourd’hui je suis seule, seule à pouvoir m’en sortir.

Ma seule envie, au départ de Serge, en finir. J’avais d’autres choix, celui de sortir, de subir les railleries, les interrogations, de me cacher, de ne plus respirer. J’aurai pu effectivement choisir le suicide. Un mot qui me fait peur, peur pour moi, peur pour les autres. La mort d’un être cher est tellement difficile à vivre. Apprendre qu’un proche a choisi cette voie, est insupportable. J’aurai pu m’avancer dans cette voie, personne n’était là pour m’en empêcher. J’aurai pu le faire sans que personne ne le sache. M’en aller définitivement

De là, mon passage par la case hôpital psychiatrique. Etonnamment, pour les thérapeutes, la vie a de bons côtés. Ils voient des choses innommables. Ils entendent des horreurs. Malgré tout, pour eux, la vie reste belle. Elle vaut la peine d’y accorder un intérêt tant qu’il reste en nous une parcelle d’énergie. J’étais pourtant hermétique à leurs tentatives orientées optimisme et psychologie positive de bas étage. Qui étaient-ils pour percevoir, comprendre ou juger de ma douleur tant physique que psychique ? A l’extérieur, j’étais maintenant un monstre recomposé. De chirurgies en reconstruction, je suis devenu un puzzle chamarré. A l’intérieur, je n’étais que poussières, poussières d’un monde plein de promesses mais en ruine. J’étais seule, en dehors des visites espacées et séparées de mes parents. Mon monde s’était écroulé. Le leur n’avait pas résisté. Qu’est-ce qui était le plus difficile ? La douleur physique ou la solitude ?

C’est là que je me suis mise à lire. A lire à tout va, à lire en tous sens, sur tous les sujets qui pouvaient concerner la souffrance. Il y avait les livres, et avec le temps, il y eut les forums sur le net. On y trouvait de tout, des conseils pour réapprendre à vivre et des conseils pour se foutre en l’air. Mes visites et mes découvertes dépendaient des souffrances du moment, de l’humeur du temps. Puis, avec les séances de revalidation individuelles, il y a eu les groupes de paroles. Sur toutes les horreurs que chacun a vécu. J’avoue, j’étais dans le haut des expériences désastreuses, mais d’autres avaient vécu également des expériences sans nom.

Je rencontrais également de vraies et belles personnes, passionnées de la vie, et désireuse de nous sortir de ce gouffre qui nous paraissait infranchissable. La falaise était lisse, ils y créaient des aspérités. Ils proposaient un chemin. Lorsque le vertige nous guettait, ils nous proposaient de reprendre pied sur une corniche, ou de redescendre un peu pour reprendre une dose d’oxygène. Ils maitrisaient par expérience, la douleur, et savaient comment nous amener à nous dépasser. Puis, il y avait les autres souffrants, qui partageaient leurs expériences et leurs douleurs, mais également leur foi en l’avenir.

Quand l’un de nous s’effondrait, le groupe le remontait, le soutenait, l’entourait de ses bras ou d’une sorte d’amour sans limite et sans intérêt. De cette expérience, je retiens l’appartenance à une nouvelle famille. De cette famille qui ne vous regarde pas pour ce que vous semblez être mais qui connait vos douleurs et vos contrariétés, qui connait votre côté sombre derrière le sourire, qui ne s’arrête pas à la façade, mais qui va voir les fondations, vérifier leur solidité. Qui se base sur vos fondations pour vous rendre encore plus belle.

Mon physique, je l’ai mis de côté dans cette seconde résidence dont je ne suis sorti qu’à la fin de l’hiver. Dans la noirceur d’un soir de janvier. J’ai pris le taxi. Personne ne m’attendait au dehors de ma prison. Ma mère était à l’étranger, en vacances, avec je ne sais quel homme rencontré par hasard, au détour d’un bar, ou d’une fête. De sa vie qu’elle reconstruisait, je ne voulais rien savoir. Mon père, lui, s’empêtrait dans ses humeurs sombres, et ne s’inquiétait plus de moi, trop occupé à essayer de garder la tête hors de l’eau.

J’ai mis le pied dehors, le moral au beau fixe, l’espoir à fleur de peau. Jusqu’au premier regard posé sur moi. Entrer dans le taxi, voir les yeux du chauffeur se poser sur mon visage et s’éloigner au plus vite de ce qu’il apercevait. L’adresse donnée, j’ai mis les voiles vers l’appartement vide qui m’attendait, un vide qui m’agressa directement. Serge était parti, sans vouloir laisser de traces. Il y avait un mot qui avait pris la poussière avec le temps :

* « Désolé, tellement navré de n’avoir pas la force de t’accompagner plus longtemps. »

Je le comprends aujourd’hui, avec le temps, avec le recul. Je l’accepte doucement. Je le rejette régulièrement, comme je me rejette parfois. Vivre avec ce que je suis devenue n’est pas simple au quotidien. Vivre avec cette image détruite me fait peur souvent. A la différence de Serge, je ne peux m’enfuir. Je ne peux que me réfugier en moi-même et accepter ma nouvelle apparence. Les larmes s’écoulent parfois sur mon visage que je ne reconnais plus mais que j’apprends à connaître.

Les épreuves que j’ai traversées m’ont marquée. L’impossibilité pour moi de maintenir ma famille unie, forte, sereine. Tout n’est pas de ma responsabilité. Mes proches ont la leur, leur manque de courage, d’abnégation, leurs peurs, leurs préjugés. J’ai appris de leur désamour, de leur rejet et de l’abandon que j’en ai ressenti. Abandonnée face au monde, quand il fallait me reconstruire et plus personne sur qui m’appuyer. Le sentiment d’abandon, la sensation d’être laissée au bord du précipice, par les gens que j’aimais, je l’ai vécue, je l’ai ressentie au plus profond de ma chair.

Je n’aime plus l’enveloppe que je présente, mais, j’ai appris à aimer celle que je suis. Celle-là, je veux la partager comme j’ai toujours voulu partager et aider, aimer, vivre les autres.

J’ai pris le pli d’aider les autres de chez moi, de partager avec eux les connaissances apprises dans les livres, les philosophies de vies conseillées, mes difficultés à y croire, à les approprier et à finalement tenter à tous moments de les mettre en place.

Je me suis mise en ligne, non pas vendue directement, mais petit à petit immiscée sur la toile, de forum en discussion plus intimes. J’ai appris. J’ai échangé. J’ai rencontré virtuellement un ensemble d’individus déchirés par la vie, prête à les amener à revivre. De tout, en tout temps, la nuit, le jour, je me suis répandue sur la toile, sans visage, juste un nom, un anonymat salvateur.

# J’y ai fait des rencontres, me suis fait des amis, appris, vécu, pleuré, ri et surtout je me suis découvert une passion pour les autres qui ne pouvait me rejeter, ou rejeter ce costume déchiré que je porte et qui m’accompagne à tous moments. Je suis là sans masque, sans fard. Juste moi, libre et heureuse. Plus vivante encore que je ne l’aie jamais été. Donnant un sens à une vie qui n’en avait plus. Je me lève heureuse et prête à affronter le monde en toute sécurité, dans un silence reposant.